

Dieu le (grand) terroriste

par Ivan Maffezzini

Les journalistes placent l'étiquette « terroriste » là où l'on peut mieux terroriser ceux qui craignent la terreur. Dieu merci, le mot « terroriste » est soluble dans les idées.

Presbytie

Les terroristes, toutes tendances confondues, ont une forte prédisposition à la presbytie. Ce qui n'est pas une honte — mais pas une gloire non plus — s'il est vrai, comme le disent les dictionnaires, que la presbytie n'est qu'une anomalie, n'est qu'un écart par rapport à une loi. Aucune honte, surtout si on pense que la loi est établie par des hommes souvent encore plus presbytes que les terroristes. Et, si la réflexion politique tourne souvent à vide, si dans la brume de tout ce que l'on appelle terrorisme tout se confond, c'est aussi à cause de cette presbytie généralisée. Et qu'il soit facile de couper de grosses tranches de jambon moral dans la sombre épicerie de l'éthique, ce n'est qu'une confirmation ultérieure de la difficulté du jugement politique quand le mot « terroriste » est lâché.

La question « Est-ce que ce sont les terroristes ou ceux qui font de la *politique normale* qui distinguent mieux les objets rapprochés ? » n'a pas de réponse facile. La réponse « Ça dépend du terroriste et du politicien » est non recevable à cause de sa personnalisation du politique et, si je n'étais pas profondément terrorisé par la morale — comme le capitalisme

l'est par la justice —, j'ajouterais « à cause de sa lâcheté intellectuelle ».

Ce qui est certain, c'est que la majorité des politiciens ont été atteints par la presbyophrénie, qui, elle, est loin d'être une simple anomalie, comme chacun sait.

Solidaire des presbytes — à cause de l'âge — pour trouver une position politique pas trop embrouillée, je vais regarder loin : au-delà de l'Atlantique et au-delà des années 1980. Et que vois-je ? Je vois les Brigades rouges... ce qui est fort peu étonnant si on considère mes origines italiennes et le biberon gauchiste qui a nourri ma jeunesse.

Brigades rouges

Le vieux technicien plutôt facho se précipita dans notre bureau : « Venez, venez dans le labo. Les Brigades rouges ont enlevé Moro. » Il n'en était pas à sa première provocation mais, quand il inventait des coups invraisemblables, il avait toujours un petit sourire en coin qui le trahissait. (Il faut croire que l'affection qu'il nous réservait était plus forte que son mépris pour nos idées pourries de gauche). Cette fois, non. Nous (quatre jeunes ingénieurs) nous précipitâmes dans le labo. Le journaliste confirmait que le chef de la police confirmait que Moro avait bien été enlevé. Nous criâmes à l'unisson : « Génial ! »

Nous n'étions pas les seuls, en ce mois de mars 1978, à nous réjouir de l'enlèvement d'Aldo Moro le président de la Démocratie Chrétienne, le parti au pouvoir en Italie.

Quand, après 55 jours de détention, le 9 mai, on annonça que le cadavre de Moro avait été retrouvé dans une voiture stationnée au centre de Rome, je crois que ne furent pas nombreux ceux qui se réjouirent. Ce dont je suis certain, c'est que les quatre jeunes ingénieurs ne rayonnèrent pas comme lors de son enlèvement et s'ils ne réagirent pas à l'unisson (dans

les moments d'abattement, si unisson existe, il est trop englué dans le fond de l'âme pour qu'il se manifeste comme le requiert le mot « unisson »), ils pensèrent tous, plus ou moins, la même chose. « Quelle erreur épouvantable. Les brigadistes n'ont vraiment rien compris : leur dogmatisme les a rendus aveugles. »

Ce qui nous déçut, ce n'était pas le non-respect de la vie d'un homme mais l'infantilisme et la myopie politique. Malheureusement, parmi les « politiques », quel que soit le champ choisi, la presbytie est souvent accompagnée de formes très graves de myopie. On dirait presque que la presbytie, en empêchant de voir les détails du quotidien, rend l'œil paresseux et incapable de distinguer quoi que ce soit dans le futur. Il était tellement facile d'imaginer que l'assassinat de Moro allait causer une répression démesurée et que les « terroristes » et plus généralement la « gauche » seraient encore plus isolés, que même ces quatre jeunes, qui n'avaient jamais douté de la « pureté » des Brigades rouges commencèrent à se demander si le bras de l'État ne se cachait pas derrière ces guérilleros urbains.

Ce que la vie m'enseigne ensuite, c'est que les « purs » sont très souvent durs et que les durs sont toujours bêtement obtus.

Pour la presse et pour pratiquement tous les partis italiens – surtout pour le Parti communiste –, ceux qui tuèrent Moro étaient des terroristes. Pour moi, comme pour bien d'autres gens, c'était des révolutionnaires que l'isolement avait transformés en imbéciles velléitaires dont le jeu se confondait avec le jeu du pouvoir.

Et pourtant... et pourtant...

Lorsque la presse nous invitait à pleurer sur le sort d'un industriel, d'un financier ou d'un journaliste « gambizzato » (« jambisé », néologisme qui naquit dans les années 1970 pour indiquer un individu dont les jambes avaient été choi-

sies comme cible par les terroristes), je ne pouvais que m'irriter, surtout quand ils soulignaient que ces hommes étaient des hommes quelconques, des gens honnêtes – le jambon moral a toujours la cote chez les journalistes ! C'était sûrement d'honnêtes gens, mais pas des hommes quelconques : ils étaient tous des « supporters » ou des « joueurs » de l'équipe au pouvoir. Aujourd'hui encore j'aurais des difficultés à condamner un « terroriste » qui tire dans les mollets de Bush, de Villepin, d'un industriel chinois, d'un financier argentin ou, plus près de notre petit monde, chez nous, d'André Boisclair, d'Éric Trottier ou d'Alban d'Amours¹.

J'ai beau aimer fréquenter de manière obsessionnelle les obsessions de Dostoïevski, je ne peux pas être contre le terrorisme de « ses » nihilistes. Contre un terrorisme qui terrorise les puissants. Je ne peux pas être contre l'aspiration à la justice sociale dans un monde qui n'a plus besoin de Dieu, même si cela passe par l'emploi des armes contre ceux qui détiennent le pouvoir.

Je n'ai par contre aucune difficulté à condamner certains actes terroristes des Islamistes.

Islamistes

– Pourquoi ? Parce qu'ils veulent nous ramener à l'obscurantisme du domaine religieux ?

– Non.

– Parce qu'ils me rappellent la longue période noire de la religion catholique ?

– Non.

– Parce qu'ils tuent des innocents ?

– Non.

¹ Respectivement chefs du Parti québécois, du quotidien *La Presse* et des Caisse Desjardins.

– Parce que, comme dans le cas de Moro, les conséquences politiques sont tellement négatives... ?

– Non.

Je ne condamne pas les actes. Ni les jeunes qui se font sauter dans un restaurant de Tel-Aviv, ni ceux qui font un carnage dans un marché de Bagdad, ni ceux qui tirent sur Israël qui tire sur eux.

Que sais-je, tranquillement assis dans un bureau montréalais, de ce qui se passe dans les bas-fonds des âmes que les corps n'ont plus la force de soutenir ?

Je ne condamne pas l'acte, esthétiquement parfait et politiquement puissant, qui fit crouler les tours de New-York et permit de mieux comprendre les enjeux économiques et d'élargir le fossé entre les sots. Je ne puis le condamner, car la force de l'explosion a porté dans la cité du monde une nouvelle possibilité de paix. Valait-il la peine d'assassiner quelques milliers de personnes pour une paix hypothétique, pour dissiper certains nuages intellectuels ? Sans doute que oui, sans doute que non...

« Sans doute que oui, sans doute que non », c'est le type de réponse que je préfère quand le désespoir a trop bien affûté les lames du « oui » et du « non » ; c'est le genre de réponse qui n'a pas la prétention stupide d'arrêter la pendule du politique – même s'il est impossible de ne pas voir la tragique sottise qui se cache derrière l'affirmation de je ne sais plus quel écrivain : « on tue un homme pour tuer une idée » ; même si on se refuse à mettre les idées sur le même plan que les corps.

Ce qui est condamnable dans le terrorisme islamiste, c'est le suicide, la négation de sa propre vie : le nihilisme à l'état pur. Le nihilisme qui met Dieu et ses misères éthiques au centre pour liquider la vie. Mais ce n'est pas seulement la construction d'une « philosophie » du suicide qui est condamnable dans le terrorisme islamiste, c'est aussi l'âge des suicidés.

Les suicidés sont jeunes : des jeunes qui n'ont pas encore eu le temps ou la possibilité de mordre dans la vie mais qui ont eu la naïveté de mordre à l'hameçon des contempteurs de la vie qui triomphent dans ces contrées éprouvées. Des contempteurs comme l'ex-chef du Hamas, Ahmed Yassin, qui fit tout ce qui était en son pouvoir pour détruire la jeunesse palestinienne et qui, dans une déclaration au réseau ABC du 21 août 2001, proféra de telles obscénités que, quand les Israéliens l'assassinèrent, je fus rassuré et repris espoir : « *Nous n'avons que cette option [le suicide des jeunes]. Nous n'avons pas de bombes, de chars, de missiles, d'avions, d'hélicoptères.* »

Quand les hauts responsables du Hamas ou du Hezbollah se transformeront en bombes humaines, alors... peut-être...

– Mais ce sont toujours les jeunes qui ont sacrifié leurs vies sur l'autel des nations, de la justice...

– Et alors ?

– Et alors, c'est inutile de lancer les chars d'assaut contre les responsables du Hamas... les Israéliens s'en chargent déjà trop bien...

– Rien à voir... Rien à voir... Rien à voir.

À propos des démons

Dans les années 1870, Dostoïevski dépeignit, dans *Les démons*, les tristes figures des fils dévoyés du démon de Socrate, de ces nihilistes russes qui gravitaient autour de Serge Netchaïev dont le catéchisme révolutionnaire pourrait terroriser même les individus les plus intrépides : « *Le révolutionnaire [...] n'a ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments, ni attachement, ni propriété, ni même de nom. Tout en lui est absorbé par un seul intérêt, une seule pensée, une seule idée – la révolution.* » Depuis, les nihilistes russes sont devenus les images d'Épinal des révolutionnaires purs, sans états d'âme, des terroristes

pour qui la mort des ennemis ou des compagnons de route n'est qu'un moyen pour la grande fin. Des hommes que les idées livresques rendent complètement presbytes et incapables de voir les coutures des sentiments qui relient même des lambeaux d'économie.

Contrairement aux démons de Dostoïevski qui eurent besoin de sortir de leur pays et d'aller en Occident pour attraper le virus qui les asservit à des idées abstraites de justice et de liberté et qui les éloignèrent du peuple russe (« *chez ces coquins vomis hors d'elle il ne reste plus rien de Russe. Et remarquez-le bien mon ami : quiconque a perdu sa nation et son peuple perd aussi la foi nationale et Dieu...* »), les Brigades rouges n'eurent aucun besoin de chercher ailleurs² : elles prirent racine dans le monde où l'on avait enterré Dieu depuis longtemps même si la foi nationale venait tout juste de perdre l'aura que les démons du fascisme et du nazisme lui avaient redonnée.

Mais Dostoïevski, comme tous les réactionnaires et comme la majorité des « penseurs libéraux », ne pouvait pas voir des démons bien plus dangereux, ceux que Dieu commençait à financer depuis que certains États, occidentalisés, l'avait trahi. Les démons « religieux » qui ne s'étaient pas révoltés contre Dieu et qui étaient prêts à tout pour ne pas le laisser tomber. Ces démons incarnés par les intégristes de tout acabit et dont les Islamistes sont aujourd'hui les meilleurs représentants.

Et si les Vsédolodovich³ sont encore dans la vie parce qu'ils oscillent entre le meurtre et l'amour, les Ahmed Yassin, en accrochant le suicide des autres (le seul meurtre sans retour) au désir d'amour, n'ont plus une seule once de vie dans leurs idées malades. Mais pourquoi accuser cheik Yassin ? N'est-il

² Ce qu'elles cherchèrent ailleurs ce furent les armes et les entraînements militaires et elles les cherchèrent au Moyen-Orient et dans une Russie sous le commandement des démons de Dostoïevski revisités par Lénine (si l'on croit la presse de l'époque).

³ « Héros » des *Démons* de Dostoïevski.

pas un simple soldat de Dieu ? N'est-il pas, comme nous tous, simple poussière que le vent divin disperse selon les caprices du grand maître ? Bien sûr. Si cheik Yassin, comme Bush et bien d'autres, est un démon de Dieu, son aspect démoniaque et la terreur qu'il inspire ne sont qu'un pâle reflet de la terreur divine. De cette terreur qui semblait en train de disparaître mais qui, aujourd'hui, a repris une vigueur insoupçonnée et, surtout, insoupçonnable pour des gens à l'esprit simple comme le mien qui ne croyaient pas que Dieu, enterré par la raison, puisse renaître de sa merde.

Terrorisés par les intellectuels terrorisés par leur mort, on n'ose plus dire que Dieu est la seule « vraie » terreur. Celle qui paralyse la raison pour que le corps paralysé ne soit qu'un jeton de présence sur la scène économique. Celle qui paralyse le corps pour que la raison paralysée ne puisse lire entre les lignes des injonctions du pouvoir.

Ni Netchaïev, ni Yassin mais, surtout... ni Dieu.